le lambda

journal des étudiants de l'université laurentienne

c'est un cadeau 'stie

VOLUME IX NO. XV Jeudi, le 14 janvier 1971

president ?



En réponse à l'annonce parue dans le Lambda dernièrement, avisant les aspirants au poste de recteur de poser leur condidature, un étudiant de 3e année en psychologie/sociologie décida de se présenter.

Claude Belcourt, ancien rédacteur du Lambda, nous déclara lors d'un interview: "J'ai posé ma candidature pour démontrer aux étudiants, en quelque sorte, qu'il n'était pas nécessaire de fairepartiede la gente rhumatisée ou d'une élite quelquonque pour être considéré capable de remplir les fonctions requises. Il est temps de détruire les conceptions populaires et brûler les vêtements honorifiques qui accompagnent ce poste. Les anciens professeurs retirés et les hommes d'affaires au coeur financier ont démontré suffisament leur insensibilité vis-à-vis les étudiants et leurs tentatives de communication."

Le curriculum vitae du candidat et les noms de trois répondants, Geoffrey Lloyd, Barbara Lloyd et David Dixon, membres étudiants du Sénat et du Conseil des gouverneurs furent envoyés au professeur D.G. Wallace, secrétaire du comité d'enquête.

pssst ...

L'autre jour, après de longues heures de travaux forcés, je me laissais tomber sur une de ces chaises à base de caoutchouc, que l'université a eu la bonté d'installer dans des coins très loin de tout pour les esprits affolés comme le mien. La journée avait fini de me faire courrir et je venais tout juste de poinçonner ma carte de travail en m'allumant une cigarette et laissa mon esprit voguer sur quelques vagues peu sérieuses. Le ciel changeait de couleur, les arbres étaient violets et le tout était généralement paisible, quand quelques murmures parvinrent à mon oreille. A la manière de mon chien, je dressais mon oreille pour mieux entendre ces voix mystérieuses. Au début la conversation ne m'était pas trop claire. Mais avec peine et misère et beaucoup de patience, je pu défricher ce dialogue. J'essaierai de vous le communiquer avec le plus d'exactitude possible. Mais premièrement je dois vous dire que j'ai au moment où j'ai entendu ces voix, ouvert mes yeux pour voir qui parlait. A ma grande surprise je n'ai rien vu si ce m'est que deux murs qui raisonnaient tel que deux philosophes mal appris. -(mieux connus sous le nom vulgaire de commères)-. Vous comprendrez qu'après avoir vu une telle chose, je me suis dis qu'il valait mieux fermer les yeux. Appeuré j'ai tout blâmé sur la fatigue et je me suis résigné à écouter les yeux fermés.

Rapport officiel de la conversation entre un mur bleu plutôt grand marqué de coups de bottes (provenant de quelques étudiants mal élévés) à un petit mur rouge doté d'une fenêtre craquée par la "gang" aux bottes aggressives.

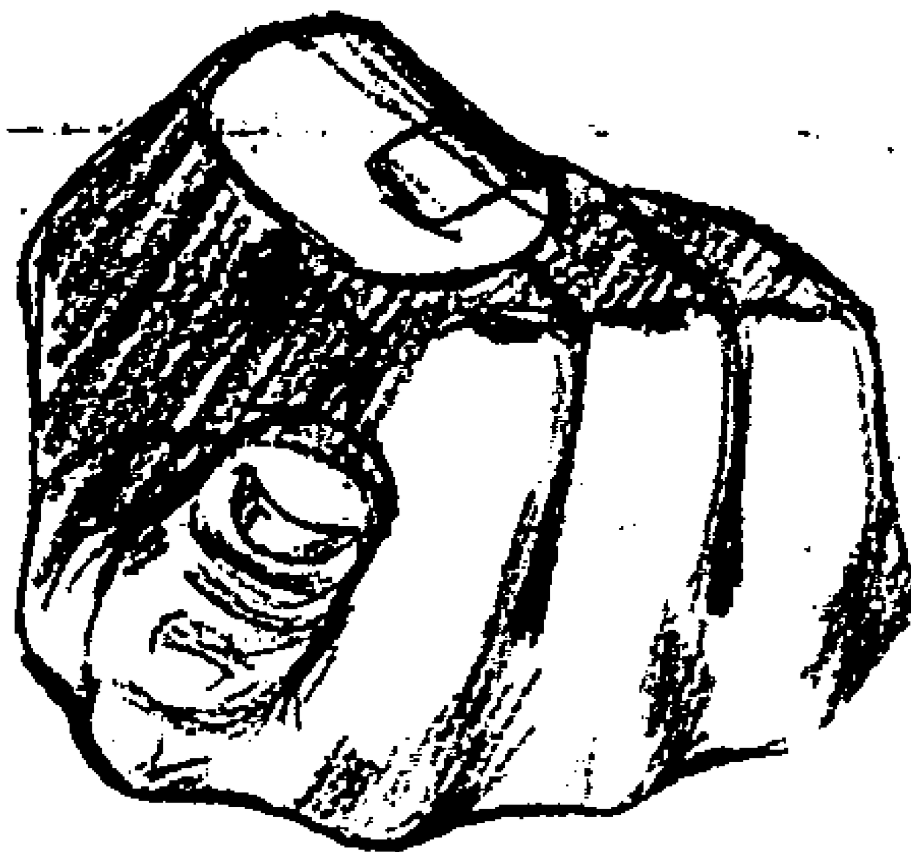
MB - As-tu vus l'édition du Lambda français de lundi passé?
mr - Oui, je m'en suis servi pour essuyer mon café l'autre jour.
MB - Alors, t'as probablement remarqué la vulgarité de la dernière page.
mr - Certainement mon cher, my dear, c'était tout à fait révoltant, écoeurant et sensuel.
MB - Très, très euh...de mauvais goût. Si au moins les fesses du premier homme en avant avaient été plus belles.
mr - Oui, oui, elles étaient hideuses mais il faut dire que les seins de la femme à gauche dans la deuxième rangée en avant, compensaient: pour les fesses mais essuyées.
MB - Moi j'ai plutôt aimé les cuisses du type à côté de la femme aux grosses hanches...

Je m'arrête ici pour éviter de publier les vulgarités qui furent émises au sujet du ou des personnages que l'on peu (apparemment) apercevoir à l'intérieur de la maison.

Les murs, vous savez, ça ne dit pas grands choses"heureusement car ils y en ont au sein de cette institution, qui pourraient nous en conter des bonnes". Si les lecteurs se plaisent de ne pas dire grand chose, ça m'est égal mais S.V.P. si vous avez quelque chose à dire ne le dites pas aux murs. Plutôt écrivez-nous une longue dissertation sur la valeur du code moral et le reste des histoires On publiera vos chef-d'oeuvres je vous en guaranti, car ici, au Lambda, c'est un spasme inoui que de recevoir un article ou une lettre à l'éditeur.

Si vous n'aimez pas la politique du Lambda "amusez-vous à lire vos bulletins paroissiaux. C'est très gentil ces choses-là et ça vous plaira.

La rédaction
GAT



1

Lettre au rédacteur:

En raison des événements qui nous ont agité à l'intérieur de l'université au mois de novembre, j'ai essayé d'attirer votre attention sur un article de Jean-Guy *Pilon publié récemment dans le* Devoir. Franchement ma surprise fut grande de ne pas trouver dans le Lambda l'essentiel de cet article. Les remarques de M. Pilon, portant sur un collque organisé par l'Ecole libre des Hautes Etudes auquel il a participé, sont révélatrice des problèmes canadiens-français que les étudiants de l'université Laurentienne vivent tous les jours. Je vous cite la troisième contestation, que M. Pilon souligne, en criant nos propres sentiments:

"Les intellectuels français en poste à l'étranger s'imaginent difficilement qu'il y a d'autres littératures que la leur. Il faudrait toujours tout ramener à la poésie française, pour les intéresser à quoi que ce soit.

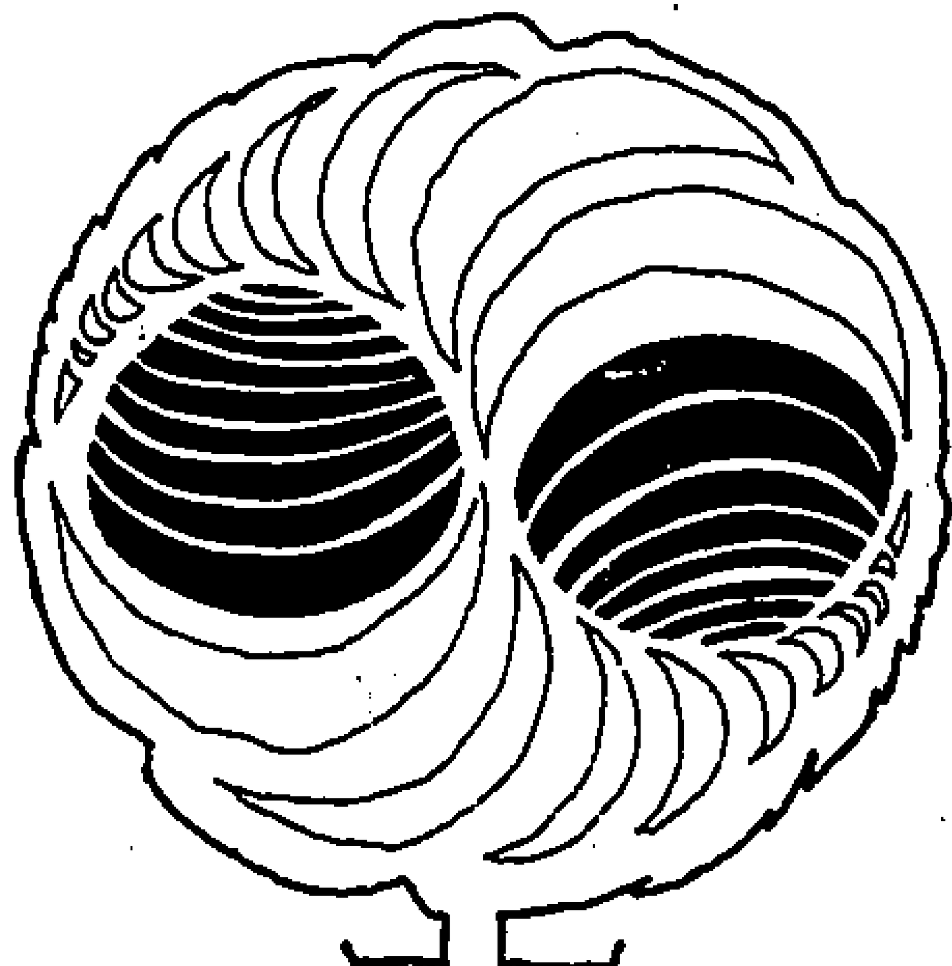
Un professeur français présent qui a également publié des poèmes dans des revues faisant étalage de ses connaissances littéraires ne parut s'intéresser à la poésie québécoise qu'en autant qu'elle aurait des rapports avec la poésie française.

Une fois de plus, ce colloque fort agréable par ailleurs, m'a permis de constater que nous étions seuls, au Québec. Et que si jamais nous parvenions à nous sortir de cette monstrueuse ornière, nous aurions fort peu de comptes à rendre à qui que ce soit."

Clarissa







LAMBDA

L'EQUIPE

cette semaine: gaston tremblay
clarissa lassaline
robert paquette
claud e belcourt
gitan
ronald le françois
pierre bouchard

Non Sens

Le tannant de tanneur tanné
de tanner deans sa tannerie
tanne sa tannante de femme tannée
de son tannant de tanneur de mari
en bref ils se tannent de se tanner

L'insensé

2

Lettre au rédacteur:

MAGICIEN:
'Magicien de tes fonds s'évoque une chanson vraie qui a cousu quelque chose de nouveau sur moi: ton sang d'or a fait disparaître les cloches aux caves sans importance:
ton coeur a ancré ma douleur je dors sur ta poitrine: calme et contente comme un étang
nuageux:ta magie a stupéfait le printemps...
ta magie a paralysé le soleil...
ta magie a fait de la lune une moquerie: et de plus, tu as
enfin transpercé mes baisers
ainsi qu' ilsne se glissent plus de mon oreiller afin d'errer sans but dans l' air du matin:
magicien...

par: Gitan

EVENEMENT: William Blake: Illustrations du livre de Job.
LIEU: La Gallerie d'Art de l'université Laurentienne (le salon des Gouverneurs).
DATES: 5 - 22 janvier 71
HEURES: Tous les jours, du lundi au vendredi, de 9 h. à 17 h; fermé les samedis et les dimanches.
ENTREE LIBRE.

Tel son héros Michelangelo, William Blake fut à la fois poète et artiste. Il a utilisé le langage et les images pour décrire ses "Vision de l'Eternité". Fidèle à sa croyance que "seule l'imagination, cette vision divine, constitue la puissance du poète", ses Illustrations du Livre de Job composent un prenant dossier que l'on a déjà décrit comme contenant "quelques-unes des images les plus obsédantes et les plus personnellles de l'histoire de l'art anglais".

Fils d'un bonnetier, William Blake naquit à Londres, Angleterre en 1757. Il étudia l'art dans une école de dessin, plus tard avec James Basire, et finalement à l'Ecole de l'Académie Royale pendant quelques mois en 1778.

Sans avoir reçu une formation particulière, Blake fut apprenti chez James Basire, graveur de la Société des antiquaires. C'est de ce maître qu'il apprit la technique traditionnelle de la gravure au trait sur cuivre, technique qui allait dans le sens d'un des principes fondamentaux de son oeuvre, c'est-à-dire l'importance de la précision du contour. C'est précisément cette technique qu'il utilisera quarante ans plus tard dans ses Illustrations du Livre de Job.

Pendant plusieurs années Blake exploita le thème des procès, de la souffrance, et l'éventuelle renaissance spirituelle du personnage biblique de Job, ce dernier thème possédant des rapports etroits avec sa propre vie et expérience. Dès 1785 il exécuta un premier dessin sur ce thème et en 1793 il en fit le sujet d'une première gravure. Mais l'ultime transposition de ce thème n'intervint que durant les dernières années de sa vie, entre 1818 et 1826, période d'où émerge la plupart des dessins et des gravures de Job. En réalité, cette oeuvre fut la dernière qu'il termina avant sa mort en 1827.

Depuis plusieurs siècles les philosophes ont présenté de nombreuses interprétations du Livre de Job. S. Foster Damon, spécialiste éminent de Blake, estime que l'une des plus importantes interprétations se trouve dans les Illustrations du Livre de Job de William Blake, une série de vingt-deux gravures de grande beauté.

Ces illustrations furent d'abord exécutées sous la forme de deux séries identiques de dessins à l'aquarelle, puis en séries de dessin au crayon et des études à l'aquarelle de dimensions réduites pour donner finalement les superbes gravures au trait dont on a dit avec raison, qu'elles étaient les plus belles gravures originales depuis le seizième siècle.

Ces oeuvres possèdent une beauté que l'on peut immédiatement saisir; toutefois, leur signification globale n'est pas si apparente. Elles sont plus que l'interprétation personnelle de Blake; elles referment l'essence de sa philosophie et de sa vision du monde où toutes les parties constituantes, quelques différentes qu'elles soient, sont reliées entre elles et n'existent pas sans fonction et ni signification.

Blake a inscrit en marge de ses illustrations des citations des livres de l'Ancien et du Nouveau Testaments. Pour une conpréhension complète de la symbolique utilisée par Blake, il faut s'en remettre aux excellents commentaire de M. Damon sur ces illustrations, commentaires que expliquent l'arrière plan de chaque illustration, les citations et leurs rapports avec l'ensemble de la pensée de Blake.

En collaboration avec le British Council et la Galerie des Arts de l'Ontario, le Département des Affaires Culturelles a le grand plaisir de présenter une exposition de reproductions facsimilés en couleur des incomparables Illustrations du Livre de Job de William Blake. L'exposition a lieu dans la Galerie d'Art de l'Université Laurentienne nouvellement située au Salon des Gouverneurs, 11ème de l'édifice R.D. Parker du 5 au 22 janvier. On pourra visiter l'exposition du lundi au vendredi, de 9h. à 17h. L'entrée est libre.

Avant-propos

La continuation en littérature canadienne est acceptée par tous et n'entraîne aucuns problèmes. Les complications surgissent avec la concentration et c'est pourquoi je m'attarderai ici uniquement sur elle.

Nous sommes à peu près tous d'accord pour dire que la concentration en littérature canadienne est nécessaire. Peut être qu'à la longue le simple fait que les *gens comprennent ceci suffira* pour qu'elle se réalise, mais entre temps nous avons à nous buter à certaines questions d'ordre pratique.

Le problème ne se situe pas à proprement parler au département de français qui a déjà accepté, au cours de sa première réunion après le sit-in, la continuation et la concentration. La plus forte opposition vient des exigences des autres universités. Plus particulièrement, la concentration, la maîtrise ou le doctorat avec un curriculum uniquement fondé sur la littérature canadienne n'existent pas.

Il faut ici rendre les choses bien claires. C'est dire que les universités de Laval, de Montréal, de Sherbrooke et d'Ottawa n'offrent pas de diplômes en littérature canadienne uniquement. Nous parlons plutôt dans le cas de Laval d'une maîtrise ou doctorat en études canadiennes (littérature, folklore, histoire, etc.) et dans le cas d'Ottawa, d'une maîtrise ou doctorat en lettres françaises (littérature française, et littérature canadienne).

Si nous regardons de près les exigences de ces universités, nous remarquons qu'à Montréal, on demande un minimum de 21 crédits en littérature française. Dans les "Etudes françaises" à Sherbrooke, on exige 30 crédits en littérature canadienne avec 21 crédits en littérature française ainsi que 24 crédits en linguistique. Pour accèder à la maîtrise au département de "Lettres françaises" à Ottawa, on exige parmi les 12 cours en français reçus après l'équivalent de notre programme de spécialisation, cinq cours en littérature française, à part les deux cours de langue, et le demi-cours d'initiation à la recherche.

Si l'on transpose ces exigences en pourcentage de contenu de littérature canadienne, on arrive aux condisions suivants: Sherbrooke 40%, Ottawa 25% (Ottawa s'oriente d'ailleurs vers 33%) et Laurentienne 15%. On voit bien que tout diplôme comporte un minimum de *cours en littérature française et* qu'un programme entièrement restreint à la littérature canadienne n'existe pas.

Le problème qui découle de celui-ci est le règlement de l'université qui empêche l'étudiant de prendre une continuation et une concentration dans le même département. On se demande comment l'étudiant pourra, s'il prend une concentration en littérature canadienne, suivre le minimum de cours en littérature française pour être accepté par les autres universités, s'il ne peut pas prendre sa continuation dans le même département. Devra-t-il épuiser tous ses cours à option pour remplir ces exigences?

La modification de ce règlement serait la solution à tous nos problème. A ce moment, l'étudiant aurait trois possibilités, chacunes respectant le droit de l'individu à choisir et chacunes satisfaisant aux exigences des autres universités;

1- la continuation en littérature canadienne avec concentration en littérature *française.*

2- la concentration en littérature canadienne avec continuation en littérature française.

3- la double concentration en littérature française et canadienne.

S'il est vraiment impossible de changer ce règlement, l'étudiant qui prend une concentration en littérature canadienne et qui devra nécessairement suivre une continuation dans un autre département, se vera forcé de prendre à l'intérieur de ses cours à option, quatre ou cinq cours en littérature française, à part les deux cours de langue. Aussi, l'étudiant suivant la concentration en littérature canadienne et ne prenant pas de cours en littérature française est exclu de l'année propédeutique de sa propre université puisqu'il n'a pas suffisamment de cours en littérature française.

Ici, la seule solution serait non pas d'offrir une concentration en littérature canadienne ou en littérature française, mais un pro*gramme qui comprendrait les de*ux, puisque ceci semble être l'orientation des autres universités. Le département de français peut essayer d'êtreavant-gardiste mais tant qu'il n'offrira pas d'études graduées, il devra se soumettre aux exigences des autres.

Voici quelques-uns des problèmes que nous avons rencontrés au point de départ. Lorsque vous lirez cet article, nous (le comité) serons à Ottawa en train de discuter avec le directeur, les professeurs et les étudiants des "Lettres françaises" et de voir l'orientation de leurs cours. Nous verrons aussi le contenu et le coût d'une bibliothèque devant suffir à un programme de littérature canadienne, les débouchés en vue de l'enseignement secondaire avec un tel diplôme et la possibilité de créer avec Ottawa un institut d'études canadiennes.

Guy Lalonde



Nous sommes surchargés de travail...

Une fois de plus les étudiants n'ont pu se rendre au concert gratuit qui était donné à l'amphithéatre.

C'est dommage il était excellent. Presque aussi bon qu'un match de hockey...

P.G.

LA GUERRE

C*U*I*



Sus à l'ennemi.

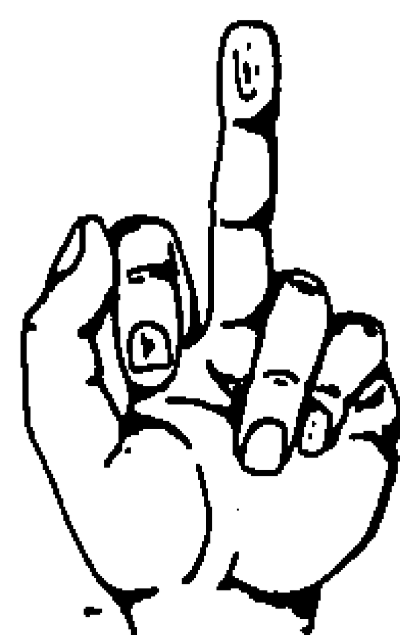


L'arrière garde est un point fort.

Confrèrie Uni-sexuelle des



Le beau coprs expéditionnaire dé-
couvre son flanc gauche...





Lentement pas vite, c'est plus ef-
ficace!

La route est barrée à l'ennemi.

S*S*E*71*

Secrétaires Séduisantes Ellimitées

La route menait à une fourche...
Quel embrachement prendre?

La Terre étant ce qu'elle est, les hommes étant ce qu'ils sont, et les femmes étant ce qu'elles veulent être, notre univers est marqué principalement par des conflits de tous genres, de la guerre du Viet-Nam à la guerre des sexes. L'Université ne déroge pas à cette constante. Plusieurs de ces luttes intestines sont connues de tous, et au fond, elles sont assez ridicules pour qu'il ne vaille pas la peine d'en parler.

MAIS IL Y EN A UNE! Oui, une qui passe inaperçue, malgré les ravages qu'elle sème parmi nous. Se déroulant avec beaucoup de subtilité, cette guerre prend l'aspect parfois d'une attaque massive, parfois d'une petite guérilla, ou encore d'une guerre froide aux effects foudroyants. Mais peu importe la tactique utilisée, l'armée des secrétaires réussit chaque fois à faire frémir et palpiter les organes vitaux des vrais mâles de l'Université.



Avant chaque grande bataille il faut étudier le terrain à fond.





Attendre l'ennemi avant de montrer ses munitions.

AWATOMIQUE

Petit matin petit matin
ma ville est bien putain
mes frères sont bien naïfs
et je suis bien mal en point

Les bons sont pas en prison
a dit joyeux le gardien
et c'est bien rassurant
toués méchants doivent être dedans

petit matin petit matin
dis-moi à quel triste moment
un bon devient-il méchant
c'est y quand il rentre dedans?

alors donc les meilleurs des bons
sont ceux qui s'arrangent entre eux
pour être maître des prisons
et ne jamais aller dedans

petit matin petit matin
ma ville est bien naïve
et mes frères sont bien putains
et on est bien mal en point

chu dedans comme un coq d'inde
triste comme une boite à lunch
j'ai même pas pu — j'ai honte
aller voter pour mon papa

pour mon papa un homme en or
qui est le best de tous les bons
un petit prince et comme le chien
le meilleur ami de l'homme

petit matin petit matin
l'armée est dans la ville
le Canada dans le Québec
jusqu'oùpeut-on être putain

les voici dans de beaux draps d'or
les trois cents justes de Ville-Marie
et une coupl' de millions d'méchants
dans la prison de Montréal

petit matin petit matin
ma ville est bien matée
l'octobre est bien vingt-six
les méchants sont un peu tristes

petit matin petit matin
notre ville est bien putain
nos frères sont pas malins
et on est bien mal en point

petit matin petit matin
Y'en a beaucoup des méchants
même des méchants en liberté
qui laissent les bons règner sur eux

petit matin p't'être qu'on pourrait bien
mettre les bons dans les prisons
juste pour essayer pour voir
si l'envers vaut pas l'endroit

Voir un peu un p'tit matin
Si not'ville s'rait pas généreuse
si nos frères s'raient pas plus loin
entre méchants bien dans leurs peaux

petit matin petit matin
j'aime ma ville comme mon corps
je suis naïf comme mes frères
un jour j'aurai plus mal au coeur

Un prisonnier de querre
Michel Garneau

retrait du Quartier Latin

LE QUEBEC, DRÔLE DE COLONIE

La "revanche des berceaux", c'est la revanche des m'mans, et la revanche des m'mans, toute la question quebecoise

ou LE COMPLEXE A MARIA CHAPDELAINE

Cet article fut repêché par pur hasard de nos labyrinthes littéraires. Sans rendre la chose trop compliquée par de tentatives d'explications, acceptez simplement la publication de ce texte comme il parait. Il a été édité aussi fidèlement que possible par les éditeurs qui furent handicapés par de nombreux problèmes: l'omission de la date, l'absence du texte original, un auteur non connu, notes d'explication et bibliographie disparues, enfin...

Nous espèrons que vous profiterez de la lecture et que l'auteur n'en soit pas trop offensé. Nous justifions notre hardiesse par la qualité du texte et des idées exprimées, même si le risque de se faire taper les doigts fait sentir sa présence.

Ah, je le sais bien que "Par dérogation aux dispositions de... etcetera, etcetera, comme on dit en anglais, en vertu de l'article II du Statute of Westminster de 1931, "le mot "Colony" employé dans toute loi du parlement du Royaume-Uni édictée postérieurement à l'entrée en vigueur de la présente loi ne s'entendra (nous y voilà) d'aucun Etat faisant partie d'un Dominion (1)." Et alors?ça m'en fait une belle jambe à moi, Québécois!

Ne saurais-je trop s'il y a au Canada une ou deux nations ou dix ! que je ne douterais certes pas qu'il y en ait une, et colonisée, au Québec: drôle de colonie peut-être: embourgeoisée, mais colonie ... Car, ou bien le général Wolfe n'a été qu'un touriste à l'affût d'un peu de pitoresque, venu voir de quoi ça avait l'air la vieille France d'icitte, et qui aurait démoralisé la population en lui donnant le spectacle de son oisiveté; ou bien la conquête a eu lieu. Et le Québec, qui avait été colonie française, est devenu en 1763, colonie anglaise, qui le niera? puis anglocanadienne, ce qu'il est encore: sinon, quand donc ce Québec a-t-il cessé d'en être une, colonie? quand l'a-t-on décolonisé?

Mais s'il est évident que la seule province french-canadian, province-colonie, "colonie de l'intérieur", a dit René Lévesque (2), n'est pas une province comme les neuf autres de l'Anglocanada, il est non moins evident que le Quebec n'est pas une colonie comme les autres de l'Afrique ou des Amériques; c'est dire que créer ici "des Cuba ou des Algérie artificiels (3)", ce serait, non pas d'autant plus privilégier ce que Trotsky a appelé le privilège du retard historique que ce retard aura été plus retardé; ni sauver plus vite ces drôles de damnés de la terre que nous sommes: embourgeoisés (4); ce ne serait là ni avoir lu Fanon ni nous décoloniser: ce ne serait que fânonner et décolonialiser.

Colonie embourgeoisée, et embourgeoisée non pas seulement dans sa bourgeoisie, mais aussi dans sa similibourgeoisie à crédit - et même, en quelque sorte jusque dans son prolétariat plus ou moins en guenilles (le voilà, "notre" cheval de Troie ! - car il est bel et bien anglocanado-franglocanayen, l'embourgeoisement d'Illion la sainte plus papiste que le pape), le Québec, donc, est une drôle de colonie; mais l'Anglocanada, lui, est une drôle de métropole:

... semi-colonisé qu'il est par l'Amérique (la yankie, bien sûr) (5). Que ça ne soit rose, son demi-cauchemar à demi climatisé, j'en conviens; mais est-ce là une raison pour que ça nous suffice à nous autres, Québécois, une demi-se-mi-décolonisation vieux-rose-à -Ottawa-vieux-rose à-Québec?

(Car il y a plus qu'une sorte de conservateurs,

donc de procolonialistes, dans "notre" province-colonie: les rouges et les bleus ou plutôt: les vieux rose et les bleu Immaculée-Conception n'en sont que les deux espèces les plus typiques; et parmi ceux-là, les vieux-rose-à Ottawa-vieux-rose-à-Québec, crypto ou non, ne sont, quand il s'agit de statu quo mari usque ad mare, pas beaucoup moins conservateurs que les bleu-de-roi-à-Ottawa-bleu-de-ciel-à-Québec.)

Tirez d'abord si vous le voulez, Messieurs les Anglais, - mais pas sur nous !...

L'Anglocanada, c'est le secret de polichinelle, avait sa mom frigide; le Québec serait-il désormais doté de sa m'mamn numphomane popote?

C'est la faute aux curés? Même pas. C'est la faute à Wolfe? la faute aux Anglais? Surtout pas. C'est la faute à Louis XIV, à Napoléon, - c'est la faute à m'man !

"Je crois", écrit une certaine Gladys Taylor dans le magazine anglocanadien Liberty (6), "je crois que presque tous les maux qui affligent aujourd'hui le Québec ont une racine commune: le désir inconscient de revanche qui soulève la femme québécoise contre une société qui a toujours violé ses droits de femme et d'être humain. Et c'est pour quoi elle étouffe le Québec avec un cordon ombilical."

La "revanche des berceux", c'est la revanche des m'mans, et la revanche des m'mans, toute la question québécoise...

C'est là tout ce qu'a pu trouver Mrs. Taylor pour expliquer à la jeune famille anglocanadienne (Liberty: "Canada's young family magazine") la "révolution plus ou moins "tranquille" qui agite actuellement le Québec. Mais il ne s'agit pas ici de s'égosiller à crier au complexe d'Hérodiale parce qu'une "Maudite Anglaise" anglo-protestante veut la tête à Jean-Baptis'... Son hypothèse, d'ailleurs, tout loyalisto-freudienne qu'elle est n'en offre pas moins un intérêt gros de sens, me semble-t-il, dans sa mise à nu d'un désir qui s'ignore de refus du colonisé québécois, refus qui voudrait même qu'il n'ait jamais été mis au monde, ce colonisé...

Mrs. Gladys Taylor a journalistiqué plusieurs années en colonie, à Sherbroode, à Thetford-Mines, centre mondial de l'exploitation des mines d'amiante, au coeur de ces Eastern Townships qu'on dit of Quebec, mais qui ne se trouvent à l'est que par rapport à l'Ontario; là, elle a pu voir de près les toutes dernières escarmouches de la shocking "revanche des berceaux" qui a ravi aux siens, non pas le nerf de la guerre, certes, mais la force du nombre dans la vieille Eastern townshipie,... "the Eastern Townships, where the French race has no footing", pouvait écrire Durham en 1839 (7): aujourd'hui, Sherbrooke elle-même compte dix fois plus de Québécois que de Quebeckers. Après ça, que Mrs. Taylor soit tout ce qu'il y a de plus shocked par la fécondité scandaleuse de m'man quoi de plus naturel? André Siegfried n'a-t-il pas dit des Anglocanadiens que, s'ils se méfient du "loyalisme" des "Français", surtout, "ils méprisent leur conception de la vie, leur papisme, la médiocrité de leur standard of living, leur fécondité ridicule et à vrai dire, du point de vue anglo-saxon, scandaleuse"?

"Comment et pourquoi", se demande Mrs. Taylor avec la meilleure bonne volongé du monde . . . et la pire mauvaise foi, "comment et pourquoi maman a-t-elle maintenu le Québec dans l'ignorance et la pauvreté?

"Comment et pourquoi a-t-elle poussé le Québec à deux doigts de ce suicide politique et économique que serait, toujours selon Mrs. Taylor et "most people", dit-elle, la séparation d'avec le reste du Canada?

"Comment et pourquoi a-t-elle maintenu le Québec dans un isolement tel que beaucoup de Québécois s'imaginent qu'au delà des frontières de "la belle province" il n'y a rien , sauf cette capitale de la frustration que les Anglais appellent bien Ottawa, mais qui n'est en réalité qu'une banlieue de Hull - et aussi quelques exécrables rabat-joie de Torontois si tranquillement supérieurs?"

Comment donc? Rien de plus simple: un lit, le conjugal, pour le mari, et pour la marmaille, une berceuse - la chaise; voilà, nous apprend Mrs. Taylor, les "armes invincibles" de la revanche des m'mans. Le lit, on l'a deviné? c'est, non pas une bagatelle quelconque, mais bien.. l'agressif penchant (en français dans le texte) penchant de m'man à la surreproduction ; quant à p'pa, il joue à peu près le rôle de prête-nom: il finira d'ailleurs, gavé de "French bread (sic)" et de "pea soup (sic)" dans la chaise berçante. La chaise et son cercle magique, où la progéniture sera bercée, bécotée, archiquébécotée, jusqu'à la nausée, la chaise, c'est un peu plus compliqué: cette "arme" la plus "puissante" des deux peut-être, précise Mrs. Taylor, a pour fin, en toute dernière psychanalyse, .. de "stopper" (je cite) stopper le progrès et de retarder l'écroulement de la muraille qui isole le Québec du reste du monde; le tout, en berçant d'illusions l'heureuse famille de m'man, mari y compris, dans les ornières d'un cercle vicieux qui les condamne "déjà ! avoue Mrs. Taylor) le marché du travail québécois; - alors qu'il serait si facile pour tous d'émigrer au Vermont en Ontario...ou ailleurs...

Quant au pourquoi de la revanche de m'mans, le voici: ça remonte au temps de Louis XIV vous savez, celui que "nos braves habitants" parlaient pareil comme...(8) - temps de Louis XIV et des "filles du roi" - vous savez, celles qui, selon Notre maître, le passé (9), voulurent devenir "les aieules d'une jeune race", ces " petites orphelines de France" de quand "le premier colon de ce pays, las de solitude et de nostalgie, voulut à son foyer se ménager un soutien, entendre une voix d'espérance, et le roulis des berceaux" celles-là même qui, "séduites par la généreuse aventure", avaient vu "se lever là-bas, par delà la grande mer, une terre austère, mais vierge et noble qui un jour "s'embarquent" - et "si les poitrines se gonflent, à mesure que se rétrécit, puis disparaît, la terre de France si quelque chose d'humide perle au coin des yeux, le coeur reste ferme. Les voyageurs se tournent vaillamment vers le pays de l'attente; elles s'abondonnent à l'écran du navire qui, toutes voiles au vent, vogue vers l'Amérique du Nord"...

Toujours est-il que ces vierges, elles n'étaient, selon Mrs. Taylor, rien d'autre que des machines à faire des enfants.

"Les familles de nos sauvages", écrit, non pas Mrs. Taylor , mais Mgr de Laval, en 1668, "ne sont pas peuplées de beaucoup d'enfant, comme celles de nos Français, où dans la plupart, en ces Pais, ils se trouvent 8, 10, 12 et quelquefois jusqu'à 15 et 16 enfants"

...(Talon écrivait, le 10 décembre 1670): ... presque toutes sont grosses ou ont eu des enfants, marque de la fécondité de ce pays (10)." Selon notre journalessayiste, donc rien d'autre que des instruments de reproduction et même de surre production, les "aieules d'une jeune race" !

Peut-être; mais comment la colonisatrice qu'est Mrs. Taylor peut-elle donc reprocher à ce Colbert colonial qu'a été Talon d'avoir été...un colonisateur? Comment? Rien de plus simple avec un peu de mauvaise foi.

... Elle (mère) a un allié; et ce sont des alliés naturels que maman et son prêtre." "C'est ainsi que, côté mater ecclésia, M. Lionel Groulx a pu dire que de "cette moisson généreuse d'enfants...l'Eglise a pu prélever une dîme abondante pour le recrutement de son sacerdoce, pour ses milices d'hommes et de femmes qui ont mis à si bon marché, chez nous, les services de la charité et de l'enseignement (11)",

tandis que, côté m'man, d'autre part, "son mari", écrit Mrs. Taylor, "son mari se sent-il soudain pris au piège" sous les excédents d'une surreprodiction en série, et tente-t-il d'échapper à la machine infernale, que le mater-ecclésiastique lui dira qu'il devrait "aimer maman un petit peu plus".

Ainsi fait p'pa, le conclure Mrs. Taylor, "et la famille de s'accroître"...

Occasion toute rêvée pour la charitable colonisatrice qu'est Mrs. Gladys Taylor que la venue au monde, quelque neuf mois plus tard, d'un nouveau-- "natif": elle ira lui faire le don de ce que nos m'mans appellent, en franglocanayen, une paire de petites pattes...

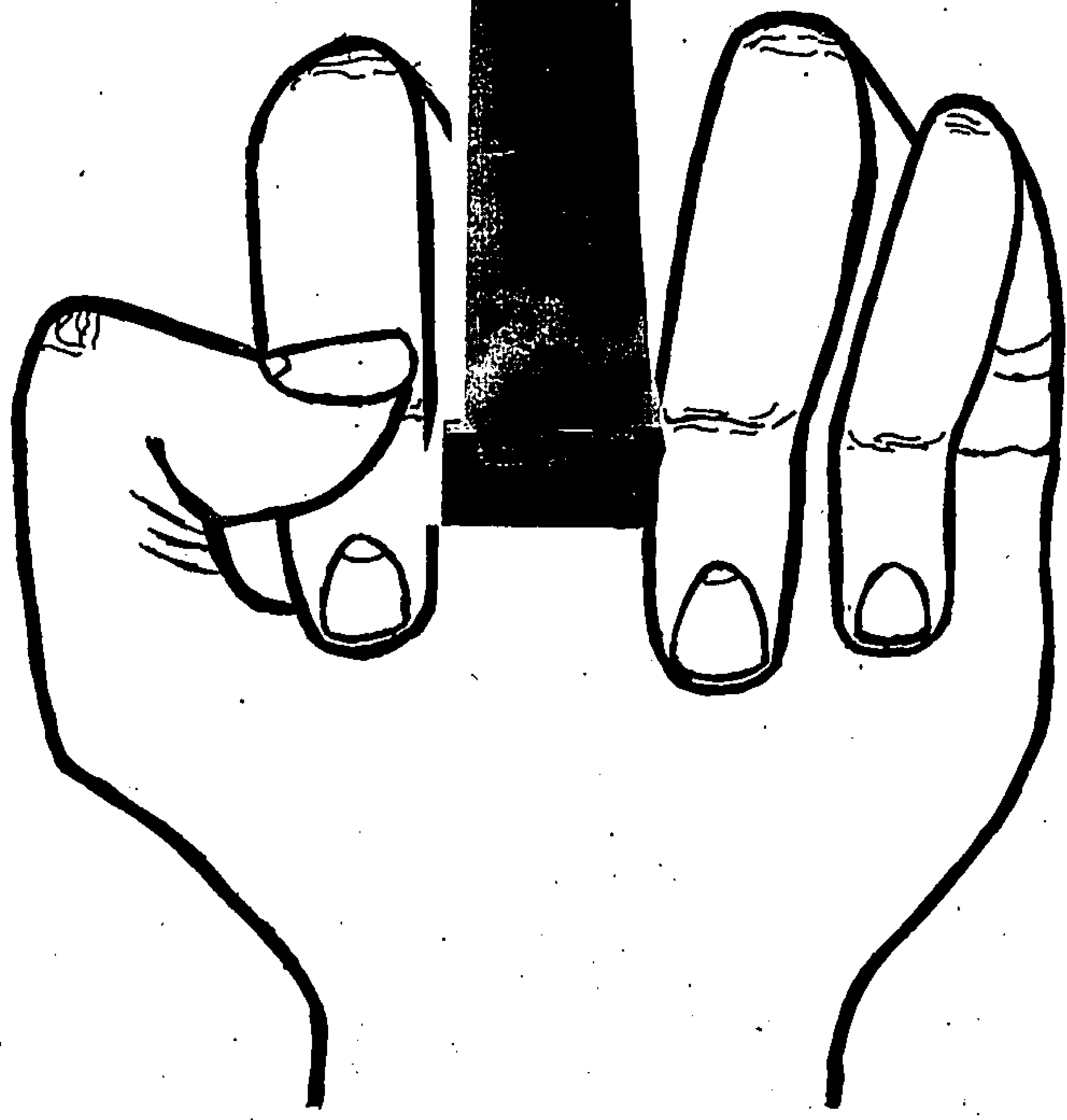
C'est elle-même qui nous livre le touchant détail dans le Liberty.

Décidément, Mrs. Taylor a mal au Québec; il y a bête noire quelque part, skeleton in the cupboard, comme disent les Anglais: il y a complexe; mais ces dessous de la "révolution" plus ou moins "tranquille", les a-t-elle "rapportés sur son ego", comme on dit en bourjoual châtié (12)? ou bien n'est-ce pas plutôt elle qui les a projetés sur m'man ? De toute façon, elle touche un point sensible; elle tourne même le fair play dans la plaie, non d'ailleurs sans un certain sadisme de colonisatrice most decent, mais "la décence", a écrit quelque part George Bernard Shaw, "c'est la conspiration du silence de l'indécence".

Mais, en fin de compte, l'avenir, l'avenir est à m'man: le sort du Québec est "entre ses mains rougies par les lavage de couche", nous assure Mrs. Taylor.

Car, ce vieux cache-sexe fleurdelisé de code Napoléon aboli, m'man...réhabilitée, sublimée du "niveau sexuel" au "niveau intellectuel" et... convertie à Malthus, comment voudriez-vous qu'il y ait encore de ces québecniks assez dans les jupes de leur mère pour aller dynamiter les jupes de la reine Victoria: infantiles freudaines dynamythologiques que tout ça! Ils seraient enfin des beatniks more or less decent comme les autres, quelque part à l'est de Toronto (à moins que ce ne soit surtout au nord de New York?) nos petits échappés de capote anglaise de l'avenir...car ils auront lu les édifiantes Visions of Gérard de Jack Kerouac et, qui sait? les Bible stories for children de Mrs. Gladys Taylor?

Jan Depocas.


GL